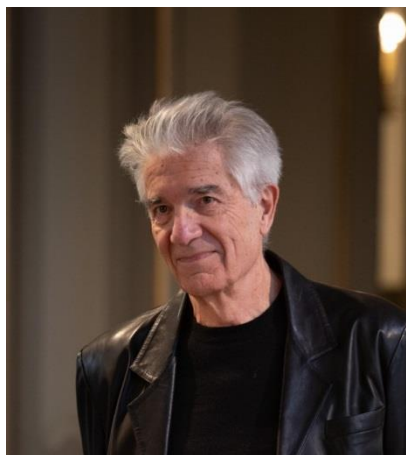


**Rapport de Monsieur Pascal Joudrier  
sur le prix littéraire lorrain Georges Sadler  
attribué à Baru pour sa trilogie *Bella Ciao***



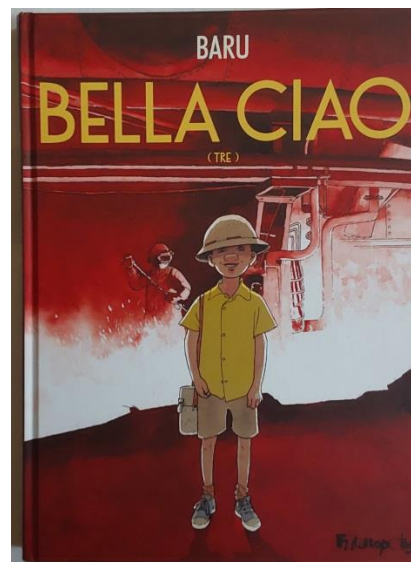
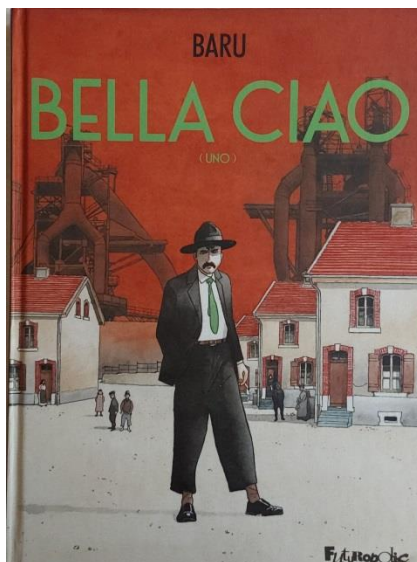
Pour la première fois, l'Académie de Stanislas décerne un prix littéraire à un auteur de bandes dessinées : Hervé Baruléa est d'une famille d'origine italienne installée entre les deux guerres en Lorraine, au temps des hauts-fourneaux ; Baru a commencé son œuvre graphique au début des années 80, après le démantèlement de l'industrie sidérurgique, et a depuis publié une trentaine d'albums, récompensés par le Grand Prix du festival de bande dessinée d'Angoulême.

Nous avons choisi de saluer sa trilogie *Bella Ciao*, parue entre 2020 et 2022, mais projetée depuis trente ans. Chacun connaît le refrain de cette chanson éponyme, où l'on répète trois fois *Bella Ciao* : *Uno, Due, Tre*. On sait moins que cette chanson des partisans italiens antifascistes reprend un chant de travail des Mondine, ces paysannes italiennes exploitées dans les amères rizières avant et après la guerre. Baru en précise l'origine au terme d'une véritable enquête ethnomusicologique, et choisit *Bella Ciao* pour titrer son triptyque, le colorant ainsi de revendication identitaire, chargée de connivences solidaires, et de combativité sociale. C'est pourquoi Baru ouvre son récit, très habilement construit, par le « déchaînement de sauvagerie meurtrière » et xénophobe qui eut lieu en août 1893 aux salines d'Aigues-Mortes : dix ouvriers saisonniers italiens y furent massacrés, et cinquante blessés. Les assassins furent acquittés... Le ton est donné, et, à travers la mémoire familiale de l'auteur, élargie par des enquêtes et des lectures, l'axe majeur des trois volumes consiste à évoquer et à accompagner ces centaines de milliers d'Italiens venus légalement ou clandestinement travailler en France, qui y sont pour la plupart restés, et qui sont donc devenus français. Ainsi le père du narrateur demande-t-il sa naturalisation française en 1934, pour échapper à l'enrôlement dans l'armée fasciste ; et c'est après la naissance de ses petits-enfants, après la guerre, que le grand-père se résout à « demander les papiers pour être français ». Mais d'autres rêvent nostalgiquement pendant vingt ans de repartir en Italie : *Ritorno* ! Et restent en Lorraine.

Ce que questionne l'auteur, c'est notre si étrange relation à notre identité personnelle, plurielle, feuilletée, à cette fabrique incessante et mouvante de ce qu'est « être français » : c'est-à-dire accepter notre propre altérité comme celle des autres, et refuser l'assignation à une origine ethnique, à un faciès, à une langue, ou à une classe sociale... Bien plus, comme le dit Baru, il y a un « prix à payer » pour tout immigré ou descendant d'immigré, désireux de s'assimiler ou s'y résignant, confronté au déracinement, aux conflits familiaux, militaires et sociaux, à l'effacement ou au travestissement de la mémoire collective.

Les séquences du récit traversent l'Histoire du XX<sup>e</sup> siècle, et donc les deux guerres mondiales, évoquant des pages souvent méconnues : ainsi de l'engagement volontaire de Garibaldiens dans la Légion étrangère, massacrés en Argonne en décembre 1914, tandis que d'autres jeunes hommes de la famille ont combattu sous l'uniforme italien, jusqu'au désastre de Caporetto. De son engagement sous l'uniforme français, le grand-père conclut de façon gaullienne qu'il s'est battu moins « pour la vraie France » que pour « une idée de la France »... Au moment de la Guerre d'Espagne, un oncle s'engage dans les Brigades internationales, et meurt au front.

Dans les années 30, le gouvernement de Mussolini, étendant sa propagande même au nord de la Lorraine, des jeunes des cités sont envoyés dans des colonies de vacances en Italie, d'où ils reviennent de noir vêtus, chantant l'hymne des Ballilas, *Giovinetta*. Cela provoquera durant l'Occupation des drames familiaux, outre des haines idéologiques tenaces : alors que l'un ravitaille le réseau de résistance communiste que dirige son oncle, il est dénoncé aux nazis par son fasciste de beau-frère et abattu en pleine rue en tentant de fuir. Ainsi se déclinent les diverses façons de trahir : trahir ses idéaux, trahir sa patrie, trahir sa classe, « trahir son sang »... A quelles appartenances et à quels déchirements, à quelles fidélités et à quelles infidélités devons-nous d'être ce que nous sommes ?



Non moins douloureusement, on peut aussi trahir sa langue : la trilogie de Baru montre bien ce va-et-vient entre la langue maternelle, si émotionnellement chantante, et l'usage scolaire et social du français, facteur évident d'intégration : « On est en France, ici, alors tu parles français ». Baru excelle à restituer l'animation des rues des cités ouvrières de Villerupt et de Micheville, où les adultes s'affrontent bruyamment en jouant aux boules ou à la Morra. Dans ces rues, on s'interpelle, on plante la table, on danse... Les générations s'opposent gentiment au temps du *rock'n roll*, les jeunes se divertissent au foot, au baby-foot, ou au flipper.

C'est dans son rapport intime depuis l'enfance à la cuisine italienne que Baru se met ironiquement en scène : « manger des pâtes, c'est manger de la culture », et notre gourmand auteur contribue à transmettre ce patrimoine immatériel en donnant les recettes détaillées des cappellettes au bouillon, du tiramisù, du risotto aux cèpes... C'est d'ailleurs dans le récit de sa communion solennelle en 1961 que l'auteur assemble bien des ingrédients de son triptyque : repas soignés, fête prolongée en bamboche jusqu'au lundi, compétition d'histoires drôles, évocation des souvenirs...

Un des éléments dynamiques des trois albums est précisément ce travail d'anamnèse, d'écoute et de questionnement des anciens, de douloureuse mise au jour de secrets ou de drames familiaux, de reconstitution et de vérification des faits, de lectures qui contextualisent ses personnages, réels ou fictifs, dans la complexe trame de l'Histoire, et structurent finement le récit.

Baru sait que l'autofiction nécessite cette empathie et cette mise à distance ; il sélectionne les souvenirs qui « font raccord », et il disperse dans les trois volumes de nombreux indices thématiques qui leur donnent leur cohérence narrative et harmonique. Au cœur du récit grondent sourdement les hauts-fourneaux de Lorraine, où travaillent tous les hommes de la famille et des cités. A l'âge de neuf ans, l'enfant s'introduit avec une grande frayeur dans l'usine pour porter sa gamelle à son père : de passerelles rouillées en tuyauteries colossales, devant la coulée d'acier, l'enfant comprend qu'il devra faire « ce qu'il fallait à l'école pour plus jamais foutre les pieds à l'usine ».

L'épilogue est précisément la destruction de l'usine à la fin des années 70, destruction radicale à laquelle le narrateur a participé, et qui est donc à l'origine du projet d'écriture de *Bella Ciao*. Comme il le dit amèrement, « il a foutu par terre ce qui a fait de ses parents des Français », et ce qui a fait des fils ou petits-fils d'immigrés italiens des Français « transparents », comme chacun de nous.

